

DU 8 AU 12 MAI 2007

A.D.A

L'ARGENT DES AUTRES

DE JERRY STERNER / MISE EN SCENE DANIEL BENOIN

DOSSIER DE PRESSE

GRANDE SALLE

Célestins

THÉÂTRE DE LYON

DU 8 AU 12 MAI 2007

A.D.A

L'ARGENT DES AUTRES

JERRY STERNER / DANIEL BENOIN

Adaptation et texte français **Daniel Benoin** et **Linda Blanchet**

Avec **Daniel Benoin, Caroline Tresca, Simon Eine, Marc Olinger, Claudine Pelletier**

Metteur en scène Mise en scène **Daniel Benoin**
Décor **Jean-Pierre Laporte**
Costumes **Nathalie Bérard**
Lumière **Daniel Benoin**
Vidéo **Benoit Galéra** et **Jean-Pierre Laporte**
Assistante à la mise en scène **Emmanuelle Duverger**

Production : Théâtre National de Nice – Les Théâtre de la Ville de Luxembourg

CONTACT PRESSE:

Magali Folléa 04 72 77 48 83

magali.follea@celestins-lyon.org

RENSEIGNEMENTS / RESERVATIONS: Du mardi au samedi, de 12h15 à 18h45
Tel 04 72 77 40 00 – fax 04 78 42 87 05 Retrouvez toutes les informations sur notre site

www.celestins-lyon.org

KATE — *Tiens donc... ADA Holdings, vous n'en avez jamais entendu parler ?*

GARFINKLE — *ADA ? Jamais entendu parler. (...) Et elle ne m'a même pas demandé ce que voulait dire "ADA".*

L'argent des autres.

«À Wall Street, il est connu comme le loup blanc : on l'appelle "Larry le liquidateur". Sa méthode n'est un secret pour personne.

Il déniché une entreprise qui rapportera plus d'argent morte que vivante, il en prend le contrôle et il la liquide. Après quoi, il empêche les bénéficiaires avant de passer au meurtre suivant.»

L'action se passe de nos jours à New York et à Rhode Island. L'entreprise industrielle de fils et câbles métalliques dirigée par Andrew Jorgenson fait vivre une bonne partie de la population de la région. Elle survit grâce à des participations achetées dans des manufactures de produits dérivés. Un prédateur financier, loup grossier sans scrupules, se penche sur cette entreprise et propose à son directeur une profitable restructuration... Le duel va s'engager.

Il est rare de lire une pièce qui analyse avec une précision diabolique les rouages économiques les plus actuels. Il est encore plus rare qu'un tel sujet donne lieu à une grande pièce, à la fois par sa force narrative et l'épaisseur des personnages. Tel est le cas de *Other People's Money* de Jerry Sterner, qui décrit de manière décapante le capitalisme contemporain.

Nous savons que le vieux capitalisme "rhénan" est mort depuis longtemps.

Finie l'époque du chef d'entreprise familiale qui exploitait un produit performant ou en créait de nouveaux à la demande du marché. Fini également le capitalisme des "managers" qui, sans liaison ni familiale ni *actionnariale* avec le capital, gérait au mieux les intérêts de l'entreprise et assurait avec force sa place sur le marché.

Aujourd'hui un nouveau type de capitalisme prend le dessus : l'objet en est purement financier et l'objectif le profit maximum à court terme. C'est à la rencontre et à la lutte entre un vieux chef d'entreprise "ingénieur" qui connaît parfaitement sa "boîte" (produits, personnel, technique) et un loup financier que nous convie la pièce de Sterner.

La justesse des propos, la puissance de cet affrontement entre un roi de la Bourse et un chef d'industrie mis en difficulté par la mondialisation, les forces politiques, sociales, humaines mais aussi affectives mises en jeu, tout concourt à faire de cette pièce un tableau bouleversant, même s'il est plein d'humour, un discours des plus aigus sur le monde qui nous gouverne.

Daniel Benoin

LE CAPITALISME

Jerry Sterner est-il un homme d'affaires prospère déguisé en écrivain ou un écrivain comblé dissimulé sous un homme d'affaires ?

Après une carrière fort réussie dans l'immobilier à New York, il décide de tout abandonner et de se consacrer à sa première passion : l'écriture. Sa première pièce est un échec. La suivante, *L'Argent des autres gens*, est un énorme succès, elle remporte en 1989 le Award for Best Off-Broadway Play. Depuis, elle a été jouée dans la plupart des états américains mais aussi en Europe, en Asie et en Afrique.

À force de dire que le capitalisme est amoral, est-ce que vous ne dédouanez pas trop vite les patrons ? Si le capitalisme n'est ni moral ni immoral, les patrons sont innocents, y compris quand ils licencient massivement pour faire plaisir aux actionnaires. C'est trop facile ! Allez expliquer ça aux travailleurs licenciés, qui se retrouvent à la rue après dix ou vingt ans d'exploitation ! — Je ne suis pas là pour donner des leçons de morale. J'essaie simplement de comprendre. Cela dit, je vous ferai remarquer que le patron est aussi un individu, en tant que tel soumis à la logique ascendante des primautés. Que le système soit amoral, cela ne le dispense pas, lui, d'être moral, ou d'essayer de l'être ! S'il y a licenciement abusif, il n'est donc nullement innocent : ce n'est pas le système qui licencie, c'est le patron et il en est donc responsable. Coupable ? Cela peut arriver : les tribunaux parfois en décideront, d'autres fois ce sera à sa propre conscience d'en juger... Il est clair, de ce point de vue, que des licenciements massifs, quand l'entreprise est bénéficiaire, sont une espèce de scandale. Nos concitoyens en sont légitimement choqués, et d'autant plus qu'ils suspectent, parfois à juste titre, que ces licenciements visent moins à améliorer la compétitivité de l'entreprise qu'à satisfaire les intérêts à court terme des actionnaires. Cette pression des marchés financiers, avec les effroyables dégâts humains qu'elle entraîne, est un des maux du capitalisme contemporain.

(...) "Spéculation boursière", je me demande si ce n'est pas un pléonasme... Certains investissent à long terme, d'autres font des allers-retours presque quotidiens... Mais enfin il s'agit toujours de spéculer sur la hausse (ou, parfois, la baisse) de telle ou telle action ! Que ce soit amoral, c'est bien clair. Mais pourquoi serait-ce immoral ? C'est un placement comme un autre, simplement plus risqué et rentable (en principe et sur la durée) que la plupart... La vraie question, c'est de savoir si la Bourse est utile à l'économie.

Interrogez les spécialistes. Mais je n'en connais aucun qui en demande la suppression...

Lorsque la Bourse monte trop, certains crient aux scandales : ils dénoncent ceux qui "s'enrichissent en dormant". Lorsqu'elle baisse spectaculairement, d'autres, ou parfois les mêmes, protestent contre les "milliards partis en fumée" ; "cela prouve bien, disent-ils, que le capitalisme ne fonctionne pas, qu'il est irrationnel, destructeur..." Qu'est-ce qu'ils voudraient ? Que le CAC 40 progresse tous les ans de 2 à 4 % ? Ce genre de placement existe, mais point à la Bourse : c'est ce qu'on appelle le Livret A.

Soyons sérieux. La fonction de la Bourse, c'est de rassembler des capitaux. Toute économie capitaliste en a besoin. Cela n'empêche pas la volatilité, «l'exubérance irrationnelle des marchés», les krachs, les évolutions erratiques de cours, ni, parfois, les délits d'initiés ou les scandales. Cela n'empêche pas, et c'est plus grave, des pressions souvent insupportables sur les entreprises, pressions qui peuvent s'avérer socialement désastreuses sans être toujours économiquement justifiées. Oui, tout cela existe, qui nécessite notre vigilance. Mais si l'on supprime la Bourse, où trouvera-t-on les capitaux nécessaires aux investissements, donc à la croissance ?

On juge souvent la Bourse irrationnelle. C'est une erreur. À la Bourse comme ailleurs, tout est rationnel — ce qui ne signifie pas, tant s'en faut, que tout y soit raisonnable ! La

psychologie, les fantasmes, les rumeurs, les crises de panique, tout cela n'est pas moins rationnel que le reste. Simplement, c'est plus difficile à prévoir et à contrôler. La Bourse, si vous m'autorisez encore cette analogie, c'est comme la météo : tout y est rationnel, rien n'y est prévisible (si ce n'est à très court terme). Tout s'y explique, mais seulement après coup. C'est ce qui rend la chose intéressante (à tous les sens du terme) et risquée... C'est un système chaotique, au sens que les physiciens donnent à ce mot ; cela ne l'empêche pas d'être efficace.

(...) La politique n'est pas là pour faire le bonheur des hommes. Mais elle est là pour combattre le malheur — et elle seule, à l'échelle d'un pays ou du monde, peut le faire efficacement. Il n'y a pas de Providence, fût-ce celle de l'État. Il n'y a pas non plus de fatalité.

Il n'y a que l'histoire en train de se faire. Il n'y a que l'action. L'apolitisme n'est pas seulement une erreur ; c'est une faute.

(...) Si l'éthique était source de profit, ce serait formidable : on n'aurait plus besoin de travailler, plus besoin d'entreprises, plus besoin du capitalisme — les bons sentiments suffiraient. Si l'économie était morale, ce serait formidable : on n'aurait plus besoin ni d'État ni de vertu — le marché suffirait. Mais cela n'est pas. À nous d'en tirer les conséquences. C'est parce que l'économie (notamment capitaliste) n'est pas plus morale que la morale n'est rentable — distinction des ordres — que nous avons besoin des deux. Et c'est parce qu'elles ne suffisent ni l'une ni l'autre que nous avons besoin, tous, de politique !

André Comte-Sponville

Le Capitalisme est-il moral ? Albin Michel (extraits)

Dans quel rêve nous maintient-on à nous entretenir de crises à l'issue desquelles nous sortirions du cauchemar ? Quand prendrons-nous conscience qu'il n'y a pas de crise, ni de crises, mais une mutation ? Non celle d'une société, mais celle, très brutale, d'une civilisation ? Nous participons d'une ère nouvelle, sans parvenir à l'envisager. Sans admettre ni même percevoir que l'ère précédente a disparu. Nous ne pouvons donc en faire le deuil, mais nous passons nos jours à la momifier. À la donner pour actuelle et en activité, tout en respectant les rites d'une dynamique absente. Pourquoi cette projection permanente d'un monde virtuel, d'une société somnambule dévastée par des problèmes fictifs — le seul problème véritable étant que ces problèmes n'en sont plus, mais qu'ils sont devenus au contraire la norme de cet âge à la fois inaugural et crépusculaire que nous n'assumons pas ?

[...] L'utopie capitaliste s'est accomplie du temps de ces décideurs, comment ne s'en réjouiraient-ils pas ? Leur satisfaction va de soi, humaine. Trop ? Ce n'est pas leur affaire, qui se limite aux affaires. Ils n'ont d'ailleurs guère le temps de s'y attarder, trop soucieux de viser toujours davantage de profit, lequel, pour eux, soyons justes, a d'abord plus exactement le sens de "succès".

Leur monde est passionnant, ils en ont une vision grisante et qui, par sa réduction despotique, fonctionne. Funeste, il n'en a pas moins un sens pour qui y participe. Mais ses logiques, son intelligence certaine conduisent fatalement au désastre de son hégémonie. Quelles que soient ses démonstrations savamment hypocrites, sa puissance est mise à son propre service, à celui de cette arrogance qui lui fait estimer bon pour tous ce qui lui est profitable. Et naturel, pour un monde subalterne, d'y être sacrifié.

Viviane Forrester

L'Horreur économique, Fayard

Le "modèle rhénan" résultait d'un compromis entre le capital et le travail réalisé sous la pression de la guerre froide et des expériences malencontreuses de la République de Weimar. Aujourd'hui, la RFA est soumise à la pression de la mondialisation et aux effets de la disparition du bloc de l'Est. Ces processus poussent à une remise en cause du "modèle rhénan" de capitalisme et à une désolidarisation croissante de la société allemande. La RFA entre dans une période probable de tensions et de recompositions majeures auxquelles les forces de gauche réagissent de façon diversifiée.

Joachim Bischoff, *L'Avenir du capitalisme rhénan*
Renault-Vilvorde.

Cette affaire est surtout révélatrice de la force terrible que les marchés ont acquise et des évolutions qui secouent le capitalisme français. Un capitalisme qui s'est complètement transformé, sans que quiconque en prenne vraiment conscience, et qui n'a plus rien à voir avec ce qu'il était encore dans les années 80.

(...) Pour le comprendre, il faut, en fait, remonter quelques années en arrière. Au lendemain de l'effondrement du mur de Berlin, rares sont les grands patrons français qui ont une vision claire des mutations qui affectent l'économie française. Michel Albert, à l'époque PDG de la compagnie d'assurances publique AGF, et ancien commissaire au Plan, fait exception : il est le premier à cerner que le capitalisme français arrive sans doute à un point charnière de son histoire. Dans un livre, *Capitalisme contre capitalisme* (Seuil, 1991), qui suscite un large débat, il explique qu'après l'effondrement du système communiste, le nouveau grand enjeu des années à venir sera l'affrontement entre deux systèmes différents : d'une part le capitalisme anglo-saxon ou « néo-américain », d'autre part le capitalisme d'Europe continentale, ou, si l'on préfère, le capitalisme « rhénan ». Issu de la révolution conservatrice des années Reagan et Thatcher, le premier système, d'inspiration fortement libérale, pour ne pas dire ultralibérale, est fondé sur la réussite individuelle et le profit financier à court terme ; valorisant plus la réussite collective, le second système cherche le consensus et a plus que l'autre le souci du long terme. Michel Albert le baptise « capitalisme rhénan », par allusion au fameux *aggiornamento* auquel sont parvenus les sociaux-démocrates allemands, en 1959, lors de leur congrès historique de Bad Godesberg, station thermale au bord du Rhin.

(...) Entre ces deux modèles, écrit à l'époque l'auteur, « ce sera une guerre souterraine, violente, implacable, mais feutrée et même hypocrite, comme le sont dans une même Eglise, toutes les guerres de chapelles. Une guerre de frères ennemis armés de deux modèles issus d'un même système, porteurs de deux logiques antagonistes du capitalisme au sein d'un même libéralisme. Et peut-être même de deux systèmes de valeurs qui s'opposent quant à la place de l'homme dans l'entreprise, à la place du marché dans la société et au rôle de l'ordre légal dans l'économie internationale ». Parlant toujours de cette guerre, il ajoute : « tout notre avenir en dépend : l'éducation de nos enfants ; l'assurance-maladie de nos parents ; l'aggravation de la pauvreté dans les sociétés riches ; les politiques d'immigration et, pour finir, nos salaires, notre épargne et nos feuilles d'impôt ».

Quand ces lignes sont écrites, le constat ne fait guère de doute : en ce début des années 90, c'est indéniablement du système rhénan que relève le capitalisme français, même s'il présente des particularités qui lui sont propres.

(...) La vague libérale déferle sur toute la France, emporte dans le secteur privé des pans entiers de l'industrie ou de la finance, mais, envers et contre tout, le modèle rhénan survit à cet électrochoc. Dans ce vieux pays connu pour être un « capitalisme sans capitaux », les libéraux qui conduisent les privatisations à marche forcée inventent un système qui est tout sauf... libéral. C'est le fameux système des « noyaux durs », officiellement dénommés groupes d'actionnaires stables par le gouvernement RPR-UDF de Jacques Chirac. En clair,

les plus grandes entreprises françaises sont privatisées, mais à chaque fois, elles restent sous le contrôle de ces noyaux durs, dans lesquels on retrouve presque toujours les mêmes puissances financières. UAP, AXA, GAN, ELF, Total, Alcatel, Saint-Gobain, Générale des eaux (futur Vivendi) : ce sont presque à chaque fois les mêmes noms qui figurent dans la liste des actionnaires stables. Mieux que cela, les grands groupes français qui sont les acteurs de ces privatisations nouent au même moment, et à qui mieux mieux, des « participations croisées » les uns avec les autres : Saint-Gobain avec la Générale des eaux, la BNP avec l'UAP, AXA avec Paribas, Suez avec ELF... On devine donc quelle est la règle du jeu principale : « je te tiens, tu me tiens par la barbichette ». Chaque grand groupe a une participation dans le groupe voisin, et, assurant à celui-ci une paix royale, peut, en retour, espérer que ses propres actionnaires ne viendront pas contester sa stratégie interne. En clair, le système rhénan peut survivre aux privatisations : avec un semblable maillage de l'économie française, aucune OPA d'envergure n'est évidemment concevable et, pour privatisés qu'ils soient, les grands groupes restent à l'abri des turbulences étrangères. Caricature de ce système fermé sur lui-même, protégé par avance de toute agression extérieure, on a vu Canal +, détenu à 25 % par Havas, prendre 10 % de sa maison mère. Pourtant, au fil des ans, ce dispositif finit par craquer. Lentement, certes, mais irrémédiablement. D'abord, avec l'envolée des cours de Bourse, les grands groupes français se rendent compte les uns après les autres que leur intérêt est de sortir du système de « participations croisées » qu'ils ont nouées dans le passé, car, en vendant leurs participations, ils peuvent réaliser de substantielles plus-values. De plus, dans un contexte de concurrence accrue, ils comprennent aussi qu'ils doivent impérativement se recentrer sur leurs métiers de base, ceux sur lesquels ils ont une expertise et peuvent espérer gagner de l'argent. Enfin, et surtout, avec les avancées de la mondialisation, une course au gigantisme est lancée, à coups de fusions, d'acquisitions, de regroupements. A partir du milieu des années 90, le doute n'est plus permis : en France, le modèle rhénan commence à craquer.

Gérard Desportes et Laurent Mauduit

La Gauche imaginaire et le nouveau capitalisme © Éditions Grasset (extraits)

“Comment la finance a tué Moulinex. Lors du Forum économique mondial de Davos, en janvier 2004, un sujet d'inquiétude a surgi, inattendu dans les cénacles : les délocalisations. Tant que celles-ci concernaient les industries traditionnelles, nul n'y trouvait à redire. Désormais, elles affectent des emplois de service parfois qualifiés (informatique, conseil juridique...) et touchent les classes moyennes. Les dirigeants occidentaux commencent à s'en inquiéter. En France, à la veille des échéances électorales, le Président de la République et le gouvernement font semblant de découvrir les dégâts de la désindustrialisation afin de masquer leur bilan social désastreux. L'affaire Moulinex représente un cas d'école : soumise à la “dure loi des marchés financiers”, l'entreprise a exigé des salariés des adaptations sans fin. Dont elle est morte.”

Frédéric Lordon, le Monde diplomatique

“Daewoo, c'est un crime social. La logique du fric remplaçant la logique industrielle ou le “faire” des hommes, c'est une question qui nous traverse tous. (...) J'ai appris ces paysages industriels, ceux de Longwy en particulier, dans la vallée de la Fensch où étaient ces trois usines Daewoo du temps des aciéries. Il y avait un geste architectural, ces gigantesques usines et leurs hauts-fourneaux, et une mémoire, une geste ouvrière. Là, il y a une fracture sociale ouverte, violente, et quand on arrive sur place tout continue comme avant, un bandeau ThyssenKrupp sur le bâtiment où avant c'était marqué Daewoo, et un hypermarché Auchan sur les ruines de l'usine incendiée. Où sont les centaines d'ouvrières, dont à peine quelques dizaines ont été “reclassées” ? Mystère. Je ne me pose pas la question des “effets” ni des “fonctions”, et la commande initiale de Charles Tordjmann était pour le théâtre, pas pour le livre. Le livre m'est devenu nécessaire parce qu'un jour j'ai vu ce nom qui se promenait dans le ciel, sous une grue, et que soudain l'usine n'avait plus de nom, qu'on le

voyait en creux dans le ciel. Et qu'on m'informait que la personne avec qui j'avais rendez-vous était à l'hôpital. Je venais de lire cette phrase : "Les licenciements provoquent d'habitude une augmentation des divorces, des suicides et une prolifération des cancers." Ça veut dire quoi, ce genre de phrases ? On écrit pour tenter de comprendre soi-même, là où ces questions nous traversent. Le temps, le sens de la vie. Mon premier boulot par intérim, quand j'ai été mis dehors des Arts et métiers, sans diplôme, en 1976, c'était dans une usine Thomson, à Angers. Quatre mois dessinateur industriel en intérim. Je me souviens de ce qu'étaient les chaînes, le travail des deux mains et des deux pieds, pour ces filles qui continuaient de se maquiller sur la blouse. Et quelquefois les crises nerveuses qu'elles avaient. La première fois que je suis entré chez Daewoo, après les licenciements, j'ai retrouvé la même chaîne, tout enveloppée dans du plastique à bulle, étiquetée, prête à partir pour la Turquie où trois semaines plus tard ça refabriquerait à nouveau des téléviseurs: c'était beau comme du Christo, au milieu du hall vide, et en même temps c'était mon propre souvenir de la Thomson qui me sautait à la figure. Si on n'est pas soi-même le cobaye de son texte, on ne s'y embarque pas."

Extrait d'une interview de **François Bon**
Auteur de *Daewoo* (éd. Fayard), *Les Inrockuptibles*

LEXIQUE

ACTION — Titre représentant une part d'associé dans certaines sociétés (acheter, vendre des actions).

ARBITRAGE — Combinaison de plusieurs opérations permettant de réaliser un bénéfice sans risque en tirant parti des seules imperfections susceptibles d'apparaître entre différents marchés.

AUTORITÉ DES MARCHÉS FINANCIERS — Créée en 2003, l'A.M.F est un organisme public indépendant qui a pour mission de veiller à la protection de l'épargne investie dans les instruments financiers et tout autre placement donnant lieu à appel public à l'épargne, à l'information des investisseurs, au bon fonctionnement des marchés d'instruments financiers.

BILAN — Tableau représentant l'actif et le passif (d'un commerce, d'une entreprise, etc.) à une date donnée.

BOURSE (des *Van der Burse*, banquiers à Bruges) — Édifice, institution où est organisé le marché des valeurs mobilières. De nombreuses *Bourses de valeurs* existent dans le monde, les principales étant à New York, Londres et Tokyo. Les Bourses de commerce sont les marchés où se négocient des matières premières, des produits alimentaires, etc., les négociations se dénouant *au comptant* par des livraisons effectives ou, le plus souvent, par de simples jeux d'écriture, dans le cadre des *marchés à terme*.

BUDGET — Ensemble des comptes prévisionnels et annuels des ressources et des charges de l'État, des collectivités et établissements publics.

BUSINESS — Activité économique commerciale ou financière.

CAPITAL — Montant des sommes ou des biens apportés à une société et de leur accroissement ultérieur. — Ensemble des biens, monétaires ou autres, possédés par une personne ou une entreprise, constituant un patrimoine et pouvant rapporter un revenu.

CASH FLOW — Différence entre les recettes courantes et les dépenses courantes de l'entreprise.

CONSEIL D'ADMINISTRATION — Réunion d'actionnaires désignés par les statuts ou par l'assemblée générale d'une société anonyme, pour gérer les affaires de la société.

COTATION — Cours d'un titre ou prix d'une marchandise.

DÉCLARATION — Affirmation de l'existence d'une situation juridique ou d'un fait.

DIVIDENDE — Part de bénéfice attribuée à chaque action d'une société.

ENTREPRISE — Affaire commerciale ou industrielle — Unité économique de production.

FAILLITE — État d'un débiteur qui ne peut plus payer ses créanciers. — Etre en faillite, faire faillite : échec complet d'une entreprise, d'un système.

FONDS DE ROULEMENT — Partie des capitaux permanents utilisée pour le financement des actifs circulants de l'entreprise et assurant une marge de sécurité dans le financement de l'exploitation.

INVESTISSEMENT — Emploi de capitaux visant à accroître la production d'une entreprise ou à améliorer son rendement.

LEVER UNE OPTION — Lever ou exercer une option consiste pour l'acheteur à faire jouer son droit d'acheter ou de vendre une quantité d'actions à un prix déterminé.

LOBBYING — Action menée par un lobby (groupe de pression).

MAXIMISER — Donner la plus haute valeur possible à (une grandeur, un fait, une idée) — Porter une quantité au plus haut degré.

OBLIGATION "POUBELLE" — Obligation émise par une entreprise privée n'ayant pas demandé de notation ou n'ayant obtenu qu'une mauvaise notation de son émission.

O.N.G. — (sigle, nom féminin) Organisation non gouvernementale.

O.P.A. — (sigle, nom féminin) Offre publique d'achat. Opération de bourse consistant, pour une personne physique ou morale, à faire connaître publiquement aux actionnaires d'une société cotée qu'elle est disposée à acquérir leurs titres à un prix supérieur au cours de bourse, en vue de prendre ou de renforcer son contrôle sur cette société.

PARACHUTE EN OR — Indemnité de licenciement conséquente négociée par un PDG ou un cadre dirigeant dès son recrutement.

REDÉPLOIEMENT — Réorganisation d'une activité économique, notamment par l'accroissement des échanges avec l'extérieur.

RESTRUCTURATION — Action de réorganiser selon de nouveaux principes, avec de nouvelles structures, un ensemble devenu inadapté (restructuration d'une industrie).

SPÉCULATION — Technique d'achat et de revente de biens ou valeurs en vue de tirer profit des fluctuations de leurs cours.

STATUT — Texte ou ensemble de textes fixant les garanties fondamentales accordées à une collectivité. — Acte constitutif d'une société ou d'une association, qui en fixe légalement les règles de fonctionnement.

DANIEL BENOIN

Lawrence Garfinkle

Metteur en scène, auteur, comédien, il est directeur du Théâtre de Nice, Centre Dramatique National Nice Côte d'Azur, depuis le 1er janvier 2002. Il est à l'origine de la création de la Convention Théâtrale Européenne et du Centre Européen de la Jeune Mise en Scène, vice-Président de l'ACID (Agence pour la Création et l'Innovation dans la Décentralisation dramatique). Il a fondé l'Ecole Nationale d'Acteur de la Comédie de Saint-Etienne et le Forum du Théâtre Européen.

En France, il a notamment mis en scène *L'Ecole des femmes de Molière* (1996), *Lucrèce Borgia* de Victor Hugo (1996), *Variations Goldberg* de Georges Tabori (1997), *La Jeune Fille et la Mort* d'Ariel Dorfman (1997), *Top Dogs* d'Urs Widmer (1999), *Manque* (Crave) de Sarah Kane (1999), *Oublier* de Marie Laberge (2000), *Maître Puntila et son valet Matti* de Bertolt Brecht (2001), *L'Avare* de Molière (2002), *Festen* de Thomas Vinterberg, Mogens Rukov (2002), *Misery* de Simon Moore d'après Stephen King (2002), et dernièrement, *La Bohème*, opéra de Giacomo Puccini sous la direction musicale Marco Guidarini, *Dom Juan* de Molière, *Sortie de Scène* de Nicolas Bedos, *A.D.A. : L'argent des autres* de Jerry Sterner, *Maître Puntila et son valet Matti* de Bertolt Brecht.

Il travaille souvent à l'étranger comme en témoignent ses dernières créations en Corée du Sud (l'opéra *Nabucco* de Verdi, 2005), en Espagne (*Les Troyennes* de Sénèque au Centro Andaluz de Teatro de Séville, 2000), en Suède (*Hustruskolan* *L'Ecole des femmes* de Molière, 2005 et *Den Girige - L'Avare* de Molière au Stadsteatern de Stockholm, 1999), en Allemagne (*Herr Puntila und sein knecht Matti* de Bertolt Brecht au Schauspiel Bonn en 1998) ou en Belgique (*Dom Juan* de Molière au KNS d'Anvers en 1997).

Comédien de formation, il a joué récemment dans *L'Argent,...* *Celui des autres* de Jerry Sterner, mise en scène Jean-Pierre Dognac et *Les Grandes Bouches*, film de Bernie Bonvoisin. Egalement réalisateur, il a travaillé pour la télévision (*Hamlet* de Shakespeare en 1978, *La Cantatrice chauve* d'Eugène Ionesco en 1980, *La Chienne dactylographe* de G. Roignant en 1983, *Gimme Shelter* de B. Keefe en 1984, *Guerres aux asperges* de Pierre Louki en 1991) et pour le cinéma (*Bal Perdu*, long métrage produit par les Films de l'Estrade, SGGC, et CAPL en 1989).

Ecrivain et traducteur, il a publié *Sigmaringen*, pièce en trois parties éditée par Actes Sud-Papiers en mai 1990 et est l'auteur de nombreuses traductions publiées telles que *Woyzeck* de Georg Büchner chez Actes Sud / Papiers, *Faust 1 ET 2* de Goethe aux Editions Solin ou *L'Absence de Guerre* de David Hare et *Top Dogs* de Urs Widmer aux Editions de L'Arche. Il participe également à l'élaboration de plusieurs ouvrages et éditions de théâtre ainsi qu'à l'écriture de scénarii.

CAROLINE TRESKA

Kate Sullivan

Elle a suivi des cours d'arts dramatique avec Michel Santelli et Vera Gregh

Théâtre

2007 *Quadrille* de Sacha Guitry, mise en scène de Jean Martinez
2002 - 2004 *Accords parfait* mise en scène d'Anne Bourgois
2001 - 2002 *Madame Doobtfire* mise en scène de Daniel Roussel
2001 *Souviens toi de m'oublier* mise en scène de Yasmine Char

Télévision

1999 *N'oublies pas que tu m'aimes* - réalisé par Jérôme Foulon
1998 *Un ange passe* - réalisé par Bertrand Van Effenterre
1997 *Le secret de Saint Junien* - réalisé par Christiane Spiero
1996 *Une fille a papas* - réalisé par Pierre Joassin
1995 *Les alsaciens* - réalisé par Michel Favard
1995 *Les grandes personnes* – réalisé par Daniel Moosman
1995 *Un si joli bouquet* – réalisé par Jean Claude Sussfeld
1994 *L'homme ne rit plus*– réalisé par Marc Hollogne

SIMON EINE

Andrew Jorgenson

Sociétaire honoraire de la Comédie-Française à compter du 1er octobre 2004, il est entré à la Comédie-Française le 1er septembre 1960. Après s'être formé aux Cours Dullin, au CNSMD dans la classe de Jean Yonnel, il obtient le 2ème prix de Tragédie dans le rôle de Titus (*Bérénice* de Racine), 2ème prix de Comédie classique dans le rôle d'Alceste (*Le Misanthrope* de Molière) et le 1er prix de Comédie moderne dans le rôle de Brutus (*Jules César* de Shakespeare). Parmi ses rôles les plus récents à la Comédie Française, citons Dom Louis (*Dom Juan*, Molière, mise en scène Jacques Lassalle), Camillo (*Le Conte d'hiver* de Shakespeare, mise en scène Muriel Mayette), Bernard (*Quatre Quatuors* pour un week-end, Gao Xingjian, mise en scène Gao Xingjian), Hubert (*Une Visite inopportune*, Copi, mise en scène Lukas Hemleb), Auguste (*Cinna*, Corneille, mise en scène Simon Eine). Metteur en scène il monte *Les femmes savantes*, Molière, *Jacques ou la soumission* d'Eugène Ionesco, *Le Misanthrope* de Molière, *L'éternel mari* de Fiodor Dostoïevski, Théâtre national de l'Odéon, *Dialogue aux enfers entre Machiavel et Montesquieu* de Maurice Joly. Pour la télévision et le cinéma, il joue dans *Une visite inopportune*, réalisation Don Kent, *Le Tuteur*, réalisation Roger Kahane, *Notre Musique*, réalisation Jean-Luc Godard, *La Mort Oubliée*, réalisation Bertrand van Effenterre, *Une nouvelle vie*, réalisation Philippe Monnier, *Nestor Burma*, réalisation Pierre Korálnik, *Fin de droit*, réalisation Dominique Tabuteau, *Les Hordes*, réalisation Jean-Claude Missiaen, *La Lectrice*, réalisation Michel Deville, *Jeanne D'Arc*, réalisation Pierre Badel, *Catherine de Médicis*, réalisation Yves André Hubert, *Le Jeune Homme Vert*, série, R. Pigaut, *La lumière noire*, réalisation Pierre Viollet, *Le roi Lear*, réalisation J. Kerchbron, *Le capitaine Fracasse*, réalisation Philippe Joulia. Il a été fait Chevalier dans l'Ordre de la Légion d'Honneur, Officier dans l'Ordre National du Mérite et Officier dans l'Ordre des Arts et Lettres.

MARC OLINGER

William Coles

Après des Études Universitaires à la Sorbonne, Paris où il obtient un Doctorat en Philosophie et Lettres (Professeur de philosophie et de français à Luxembourg pendant 15 ans) et le Cours Simon, il est nommé directeur du Théâtre des Capucins de la Ville de Luxembourg, seul théâtre de création subventionné par la Ville de Luxembourg qu'il dirige jusqu'en 1985 et pour le compte duquel il interprète ou met en scène une cinquantaine de pièces. Par la suite il met en scène *Tueur sans gages* de Eugène Ionesco, *La Peste* de Albert Camus, *Saut à l'Elastique* de Jaan Tätte, *Après la pluie* de Samuel Beckett, *Le menteur* de Carlo Goldoni, *Quadrille* de Sacha Guitry, *Oh les beaux jours* de Samuel Beckett, *Europa* de Kalisky, *Le Mariage de Figaro* de Beaumarchais, *Le roi se meurt* de Eugène Ionesco, *Largo Desolato* de Vaclav Havel. En tant que comédien il joue dans *Le Barbier de Séville* de Beaumarchais, mise en scène Gérard Gelas, *L'Idiot* de Dostoïevski, mise en scène Antoine Bourseiller, *A.D.A. L'Argent des Autres* de Jerry Sterner, mise en scène Daniel Benoin, *Le Bagne* de Jean Genet, mise en scène Antoine Bourseiller, *Les Affaires sont les affaires* d'Octave Mirbeau, *Le souper* de Brisville, *La Société des Alloqués*, Foissy, *Billy the Kid*, *Les femmes savantes*, *Le malade imaginaire* et *Dom Juan* de Molière.

CLAUDINE PELLETIER

Bea Sullivan

Sa formation théâtrale débute aux cours Charles Dullin, avec comme professeurs Georges Wilson et Alain Cuny. Elle poursuit des études dramatiques et obtient la mention spéciale des metteurs en scène de cinéma (Marc Allégret et Gabriel Albigio), puis le Prix François Périer (1968). Au théâtre, elle effectue tout d'abord des tournées avec Gabrielle Robinne de la Comédie-Française (1968-1970) puis joue *Le Dindon* de Feydeau, *L'Avare* de Molière, *Les Affaires sont les affaires* d'Octave Mirbeau, *Le Libertin* d'Eric-Emmanuel Schmitt, *Oncle Vania* de Tchekhov, *Le Mariage de Figaro* de Beaumarchais, *Le malade imaginaire* et *Le Bourgeois Gentilhomme* de Molière, *Le Balcon* de Jean Genet, *Oh les beaux jours* de Samuel Beckett, *Festen* de Thomas Vinterberg et Mogens Rukov, *L'Argent des autres gens* de Jerry Sterner, deux pièces mises en scène par Daniel Benoin (création au TNN en 2000 et 2004), *J'étais dans ma maison et j'attendais que la pluie vienne* de Jean-Luc Lagarce. En tant que metteur en scène, elle signe *Don Juan* de Molière, *La Matriarche* de G. Léautier, *La peau d'un fruit* de Victor Haïm, *Architruc* de Pinget, *Emballage perdu* de V. Feyder, *Le Jeu de l'amour et du hasard* de Marivaux, *On ne badine pas avec l'amour* d'Alfred de Musset, *La Répétition ou L'Amour puni* de Jean Anouilh. Par ailleurs, depuis 1989 elle est chargée de cours d'art dramatique au Conservatoire de la Ville d'Esch/Alzette. De 1972 à 1976, elle a dirigé des cours de formation pour jeunes comédiens au sein du Théâtre Ouvert Luxembourg.

DU MARDI 8 AU SAMEDI 12 MAI 2007

A.D.A

L'ARGENT DES AUTRES

4 REPRESENTATIONS

MARDI 8	20H
MERCREDI 9	20H
JEUDI 10	20H
VENDREDI 11	20H
SAMEDI 12	20H

RENSEIGNEMENTS/RESERVATIONS:

Du mardi au samedi, de 12h15 à 18h45 tél. **04 72 77 40 00** - fax 04 78 42 87 05
www.celestins-lyon.org